

mercredi 24 octobre 2007

[ Revenir au Journal ]

## Les fantômes de Vienne

par Cyril Neyrat

La rétrospective conçue par Jean-Pierre Gorin, « L'art des termite », part du postulat que l'essai n'est pas un genre, mais une polarité du cinéma : via la puissance du montage, une forme de pensée subjective qui traverse aussi bien le documentaire que la fiction et tend souvent à dépasser, effacer leur différence. Cette puissance de l'essai s'exprime dans (Posthume), vidéo dans laquelle le Libanais Ghasan Salhab tente de figurer, de rendre sensible les effets psychiques et esthétiques de l'invasion du Sud-Liban par Israël pendant l'été 2006. Le film est expressément confus : surimpression de couches d'images de toutes provenances - travellings dans les rues dévastées de Beyrouth, news télé, détails de tableaux de Mantegna ou Bacon - , mélange de sons bruts, d'extraits musicaux, de voix superposées, succession de litanies sur la souffrance, l'errance ou l'indifférence face à la guerre. Cette confusion dit une chose très claire : vivre en état de guerre, aujourd'hui, c'est subir le double siège de l'armée ennemie et des tombereaux d'images qui empêchent tout accès direct à l'émotion, à l'imagination. Salhab assimile les ruines de Beyrouth aux images empilées : l'image comme ruine - certes pas la belle ruine romantique, mais la ruine informe que laisse derrière elle la guerre. Plus de fiction possible, mais pas plus de documentaire : que montrer, que dire, quelle réalité, quelle pensée sous l'accumulation des ruines-images ? Reste l'essai : une énergie qui ne craint pas de partir de la confusion, du chaos, pour chercher une forme, une idée, une émotion qui tienne et soit partageable. Une force de pensée qui, comme la termite de Manny Farber et Gorin, creuse une galerie dans l'épaisseur des couches, cherche un chemin dans le fatras d'images et de sons - les beaux travellings avant de Salhab, qui semblent creuser leur chemin à travers les surimpressions, à la recherche d'une présence directe du monde.

Présence directe du monde : au risque du pompeux, disons que, si des cinéastes n'ont jamais renoncé à cet horizon dans leur travail, ce sont bien les Straub. Qu'est-ce qu'un festival ? Ca dépend. Qu'est-ce que la Viennale ? Un festival à part, chaleureux, généreux, précieux : l'ouverture, pendant deux semaines, d'un pays éphémère au cœur de l'Europe où des émissaires du monde entier viennent réaliser l'utopie d'un présent ouvert sur le passé et l'avenir - un présent élargi, mémoire longue et vue lointaine. Dans un festival comme la Viennale, l'activité du cerveau accélère, on fait du montage tous azimuts entre les films, les temps, les émissaires du monde entier. Cela peut sonner mièvre, cela cherche à décrire la réussite singulière, rare, de ce festival : un sanctuaire qui serait grand ouvert au monde et à l'avenir. Revenons aux Straub. Danièle Huillet est morte il y a un an, Jean-Marie Straub n'est pas venu présenter leur rageur Europa 2005, 27 octobre. Ils sont pourtant là, partout, tout le temps, dans les discussions, dans les films, dans les histoires des uns et des autres. La Viennale leur avait consacré une exceptionnelle rétrospective intégrale en 2004. Trois ans plus tard, ils sont là, comme les sentinelles fantômes d'un pays qui les aurait accueillis, leur aurait ouvert ses frontières et ses écrans. Hier était montré le très beau et émouvant *Verteidigung der Zeit* de Peter Nestler, documentaire (ou essai ?) de vingt-quatre minutes sur les Straub. Commandé par la télé allemande, cette présentation volontiers pédagogique des cinéastes, de leur œuvre et de leur méthode, devait servir d'introduction à la diffusion sur ZDF/3sat de Ces rencontres avec eux. Sans doute le plus modeste des films présentés à la Viennale, *Verteidigung der Zeit* (« Défense, préservation du temps » en français) sera sans conteste un des plus beaux. Peter Nestler commence par rendre hommage à Danièle Huillet, dont il était très proche : ils se sont rencontrés au début des années soixante, à l'arrivée des Straub en Allemagne, ceux-ci ne cessant par la suite de dire leur admiration pour celui qu'ils considéraient comme le plus grand cinéaste allemand vivant. La voix de Nestler est d'une gravité et d'une résonance unique : la moindre phrase prononcée off par cette voix devient un oracle, une vérité immédiatement gravée dans la pierre. Heureusement, Nestler prend garde de compenser cet attribut par des textes d'une grande précision et sobriété. Miracle de son film : lorsqu'il cède le cadre, vers la fin, à trois extraits de *De la nuée à la résistance*, jamais le cinéma des Straub n'a paru si puissant, évident, élémentaire. Le festival Cinémas du réel a consacré cette année une belle rétrospective aux films des années soixante de Peter Nestler. Il faudrait maintenant montrer la suite car, depuis la mort de Fassbinder, qui ne date pas d'hier, il est possible que les Straub aient eu raison.

Les Straub étaient toujours là, ce matin, lorsque la projection du splendide *Profit Motive and the Whispering Wind*, de John Gianvito, suivit celle d'*Europa 2005*, 27 octobre. Eugenio Renzi a dit tout le bien qu'il faut en penser dans son compte-rendu du dernier FID Marseille, où le film était en compétition. Gianvito fait la chronique sensuelle et élégiaque de l'histoire des luttes syndicales et d'émancipation aux Etats-Unis, via les traces des faits et des acteurs marquants de cette histoire dans le paysage américain : memoriaux, stèles tombales, et le vent qui souffle entre les plans. Gianvito ni personne ne parle dans ce film à l'éloquence sans phrase, mais il fait parler et chanter la pierre, la terre, les arbres, comme les Straub dans, au-hasard *Fortini/Cani* ou *Quei Loro Incontri*. Hier soir, Gianvito s'est improvisé DJ avec un programme émouvant de rock politique américain, du Velvet à Billy Bragg en passant par Neil Young.

Ce soir, les Straub ne seront toujours pas loin, quand Astrid Ofner, la lumineuse Antigone du Straubfilm de 1991, présentera son nouveau court-métrage d'une demi-heure, association d'images à partir des quelques jours passés à Vienne par Kafka en 1920.

Juste après, on filera au Filmmuseum écouter Gorin parler de Dziga Vertov - le cinéaste, pas le groupe, en essayant de ne pas rater cette conférence comme la première. Selon ce qu'on aura vu et entendu, on reparlera, ou non, demain, de l'essai et des Straub.